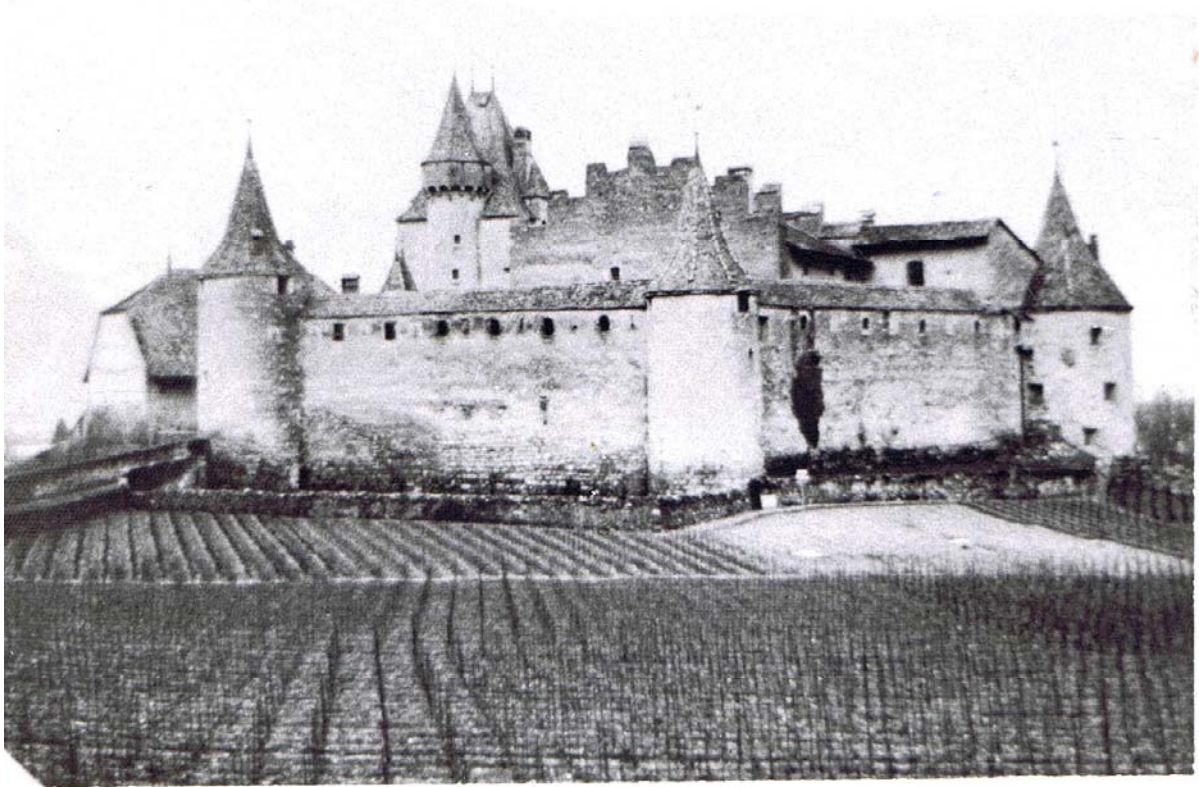


RÉMY ROCHAT 1973

LES ÉMIGRANTS



- EDITIONS "LE PÉLERIN" -

Rémy Rochat

LES EMIGRANTS

A mon ami David Babelay

- LE PELERIN -

Sources pour la réalisation de cette brochure:

- *Reminiscences of Alfred Buffat, 1904, copie dactylographiée du manuscrit; un double de celle-ci a été déposé au département des manuscrits de la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne*
- *Lettre de Louise Truan née Rochat à ses parents restés en Suisse, écrite de New-York le 19 juin 1849*
- *Renseignements fournis par Mr. David Babelay de Knoxville, Tennessee*
- *Visite de l'ancienne demeure des familles Tauxe et Buffat, autrefois 2 et 4 Avenue du Cloître à Aigle, le 29 janvier 1975*

Pierre-François Buffat, fils de Jacob Buffat et de Marianne née Sigrisztz, est originaire du village de Vuarrens où il naît en 1809. Il est nommé instituteur par le Conseil Académique du Canton de Vaud en 1831, et dès lors enseigne dans son village. Quelques années plus tard il part pour Marseille où il se lance dans le commerce. Malheureusement, très malade, il se voit obligé de rentrer au pays. En 1839 il épouse Sylvie Tauxe, et s'en vient habiter la maison de ses beaux-parents. Celle-ci se trouve être aux 2 et 4 de l'Avenue du Cloître de la ville d'Aigle en laquelle il poursuit sa carrière d'enseignant. Sa nouvelle famille, elle, vit d'agriculture, et cela aux conditions de l'époque, c'est à dire travaillant de petites parcelles de terrain disséminées autour de la ville; une vigne ici, un champ là, une prairie ailleurs encore. Alors l'époque est au réveil religieux, et partout dans le canton se forment de nouvelles cellules spirituelles qui voient s'opposer à leurs pratiques, et l'église traditionnelle, et la population, et même l'Etat qui, en dépit de ses plus hauts préceptes - liberté et patrie - fait interdire

les réunions. Pour les adhérents, "Les Mômiers" comme on les nomme très vite, la vie devient difficile, et cela en dépit d'une foi peu commune souvent qui leur fait subir avec sérénité les plus grandes vexations.

Pierre-François Buffat adhère aux nouvelles doctrines. Mais la situation, quant à ceux qui les professent, ne s'améliore guère. Ainsi plus tard, dans ses mémoires rédigées en 1904, son fils Alfred pourra écrire:

"Je me souviens d'une assemblée qui eut lieu dans une maison privée. Alors vint le chef de la police. Celui-ci ouvrit la porte de la chambre où se tenait la réunion, resta un moment dans l'encadrement de la porte - il était très grand dans son bel uniforme - et au bout de quelques instants cria d'une voix impérative:

- Au nom de la loi, je vous ordonne de vous disperser.

Mon père répartit:

- Au nom de quelle loi ? Si c'est au nom de la loi de Dieu nous obéirons; mais si c'est au nom de la loi des hommes, nous ne pouvons le faire.

Surpris de cette réponse le policier demeura
coût quelques instants, puis il quitta la mai-
son.

Les années passant sans que rien ne change en
matière de tolérance religieuse, les salaires
d'instituteurs étant très bas, et des nouvelles
arrivant de plus en plus nombreuses que là-
bas, par delà l'océan, il existait un pays aux
possibilités illimitées, Pierre-François Buffat
résolut de gagner l'Amérique avec sa famille.

C'est un matin d'avril 1849, avant l'aube. Voi-
ci l'heure que l'on a choisie pour partir. Des
ombres montent sur le char à banc où sont dé-
posées quelques grosses malles ou valises, font
un dernier signe de la main à ceux ou celles
qui les regardent en cette Avenue du Cloître
obscur, puis disparaissent, absorbée par la
nuit. Ils sont partis; nul de cette ville ja-
mais ne les reverra, et même pas cette "bonne
vieille grand-mère" dont les voyageurs furent
toute la famille, et qu'ils viennent d'embras-
ser dans son lit. C'est le voyage sans retour.

Alors l'aîné des enfants qui se pelotonnent
sous les couvertures se prénomme Alfred. Il a
neuf ans, et laisse derrière lui le monde de

son enfance qui fut cette maison du Cloître, les autres, les voisines, celles de ses camarades, son château, là-bas, perdu maintenant dans la nuit, ses places de jeux, ses paysages. Il est triste, ça le remue de tout quitter ainsi, c'est au ventre, il est mal. Heureusement son père est là, confiant, volontaire, et il fait accélérer le pas des chevaux.

Le chemin pourrait être long jusqu'à Lausanne. Car il y a la plaine du Rhône déjà, puis le bord du Léman. Mais peut-être est-ce une belle matinée qui fait oublier; aussi arrive-t-on sans trop de peine à la capitale où il faut s'arrêter un jour. Car Pierre-François y a des amis qu'il veut voir et saluer une dernière fois.

Et puis c'est le vrai départ. Imaginons-nous. Après Jougne la diligence mène sur les chemins de France. Il y a tant de choses nouvelles à voir que l'on en oublierait presque la terre délaissée. Ce sont tantôt des montagnes séparées par un ravin où coule une rivière, tantôt des montagnes qui sont couvertes d'arbres d'un côté et de vignes de l'autre. On a jamais vu de si belles routes coupées dans le rocher, et de si grandes campagnes étalées à perte de vue.

C'est la découverte déjà des terres lointaines où l'on ne pensait jamais aller. Et passent les grandes villes; ce sont Besançon, Dôle, Dijon, Sens. Mais voilà Paris. La ville a pu être atteinte en deux jours et deux nuits.

Paris!... La vue de choses dont on ne pouvait pas se faire idée; des rues toujours remplies de monde, depuis le matin au soir, comme les jours de foire dans les villes de chez nous, et où passent toutes les secondes des voitures et des omnibus; le palais royal, le palais des invalides, et les jardins, et cent, et mille choses merveilleuses qui sont trop nombreuses pour qu'on puisse les raconter. Une féerie en dépit de ce que l'on ne soit que de passage, et très loin de son pays déjà.

Et puis voilà le chemin de fer dont on faisait un si triste tableau et que l'on va emprunter pour la première fois. Étonnant! C'est un monstre qui fume; il y a de la fumée plein l'embarcadère qui est très beau. On monte, le train part. Les roues font un bruit qui ressemble à celui d'un moulin. On est assis dans les wagons comme celui qui serait un peu balancé dans une chambre. Le voyage est de 10 heures. On arrive très tôt le matin au Havre.

Le Havre!... C'est le point de départ des milliers d'émigrants qui s'en vont aux Amériques. Les raisons ? Multiples. Ils sont paysans ou agriculteurs, il n'y avait pas assez de place aux terres de leur enfance, là-bas il y aura d'immenses étendues, à perte de vue; ils sont croyants en plus, et les gens du vieux pays leur faisaient des misères, ils trouveront la paix dans leur nouvelle patrie; ils sont encore banc'its ou truands, il y a de l'or à l'ouest, à s'en mettre plein les poches, paraît-il, haha! ils feront fortune, très vite, et ils reviendront à ce Paris que l'on vient de délaisser où ils côtoieront les plus belles femmes du monde. Il y a ainsi des rêves par millier, et de toutes les couleurs, dans les esprits des émigrants qui regardent tous dans la même direction aujourd'hui, là où le soleil se couche, vers l'ouest fabuleux. C'est une nouvelle vie qui les attend; ils peuvent tout espérer.

Voilà donc un navire neuf sur lequel il faut embarquer. Il s'appelle "le Joseph". Il a trois cent personnes à son bord avec l'équipage. Et le voyage commence. C'est une longue aventure sur une masse d'eau tantôt calme, tantôt en furie. On affronte trois

tempêtes. Ainsi le premier dimanche on rencontre un navire anglais qui vient se jeter sur le Joseph, et si ce dernier n'eut pas été le plus fort, il aurait été partagé par le milieu, et tous ses passagers perdus avec lui. Heureusement il n'y a guère eu de dégâts; quelques cordages de cassés, la chaloupe et le bord du navire abîmés seulement. Ainsi encore le deuxième dimanche, il y a des vagues de 40 à 60 pieds de haut, et dont certaines couvrent le navire. On dirait que ce sont des montanges et des ravins. Il faut tout attacher, malles, tonneaux, batteries de cuisine. C'est une grande épreuve pour les voyageurs.

Les vents sont contraires le plus souvent, mais malgré tout, après 45 jours de voyage sur le vaisseau, on atteint New-York, cette ville d'accueil de tous les émigrés venus d'Europe, de ces milliers de gens qui arrivent sans cesse de la vieille terre et qui vont aller se déverser dans les surfaces immenses du nouvel état. Où iront-ils, que deviendront-ils ? Car ne l'oublions pas, il y a des Indiens là-bas, et ceux-ci défendent farouchement leurs terres, et ceux-ci aussi parfois pillent et massacrent sans raison; il y a, pour dire simplement, ces scènes de la vie de tous les jours dont plus tard on

fera de grandioses épopées. C'est l'aventure, celle-ci grande ou misérable, ou c'est le travail pour mener à bien des besognes parfois ingrates... défricher, construire, mettre en valeur les terres délaissées. Car l'on ne pousse pas sous le pied des paysans; pour eux il est dans la force du bras et dans la foi en sa propre destinée.

New-York est aussi la ville d'attente; parce que les bateaux à vapeur qui doivent mener ce flot d'émigrants dans les différents ports du pays, de là prêts à s'enfoncer à l'intérieur des terres, ne partent qu'une fois par semaine, tout au plus.

Huit jours ont donc passés. Pierre-François Buffat et les siens maintenant redescendent la côte et s'arrêtent à Charleston. De là ils prennent un chemin de fer qu'ils trouvent plus confortable que le Paris-Le Havre - serait-ce déjà un pays en avance ? - pour pénétrer plus en avant dans leur nouvelle patrie. Ils roulent deux jours et une nuit, et du terminus marchent ou empruntent char, charrette ou diligence jusqu'à Chattanooga. Ensuite c'est à nouveau le vapeur qui les remonte jusqu'à Knoxville, dans le Tennessee. Là est leur ville, ils sont enfin

arrivés.

Le voyage ainsi se termine. Il ne reste plus qu'à prendre pied vraiment sur cette terre, et à s'y créer des attaches qui, insensiblement au cours des années, vont remplacer les anciennes. Alors là-bas, au pays délaissé, seule, la grand-mère pense à eux; que font-ils, que deviennent-ils ?

Ce qu'ils font et ce qu'ils deviennent ? Ils découvrent leur nouvelle destinée. Ainsi en 1850 une ferme est achetée pour 2000 \$, en 1861 un moulin est construit pour moudre la farine - il durera si longtemps, celui-ci, qu'il donnera le nom à une rue de la ville d'aujourd'hui; Buffat Mill Road ou Rue du Moulin Buffat, près de Spring Place Presbyterian Church-. Et Alfred qui n'avait que neuf ans, on l'a vu, au partir du pays, grandit, prend les professions de son père - meunier et enseignant - et se retrouve finalement directeur des écoles de la ville, de 1882 à 1893. Il est marié, il a huit enfants, dont le benjamin, Walter Daniel, est décédé il n'y a que deux ans. Et Alfred qui vieillit écrit ses mémoires; c'est en 1904. Il raconte son enfance à Aigle; il dit ainsi son aventure alors qu'il était tombé dans les escaliers de la maison natale et qu'il s'était

vu suspendu dans le vide; il dit encore les dis-
sentions religieuses qui divisent notre canton.
Et puis c'est la page tournée, la mort; nous
sommes en 1908; Alfred Buffat a 68 ans.

Voici sa tombe, elle existe encore. Il faut le
dire, aux Etats-Unis, on ne bouscule pas les
vieilles pierres; celles-ci demeurent toujours.
Et voici celles de son père et de ses enfants.
Ils sont tous là, réunis dans un cimetière
paisible établi au flanc d'une colline que
domine l'église presbytérienne de là-bas, un
bâtiment austère à colonnades et à briques
rouges. Avant que de parvenir au cimetière,
on traverse une voie ferrée; et point de bar-
rière à l'entrée du chemin, deux piliers seu-
lement. Le voici, à droite; c'est un simple
champ; il y a de très grands arbres. Appro-
chons-nous. Nous sommes tout près mainte-
nant, lisons... In Memory of P.F. Buffat.
Born in Warrens, Canton de Vaud, Switzer-
land, 7 nov. 1809, arrived in Knoxville
July 4. 1849, died oct. 5 1874. C'est un
obélisque demeuré intact. Un siècle déjà!...
comme le temps a passé depuis ce jour d'avril
1849! Et derrière l'obélisque il y a le pay-
sage de là-bas; un automne avec des feuilles
mortes qui tombent partout entre les tombes,

du soleil à profusion sur les vieux arbres, un ciel bleu. Ah! aujourd'hui rien ne presse. Nous allons rester longtemps dans le vieux cimetière. Voici donc encore la pierre d'Alfred Buffat et de son épouse, Elisa Bolli; elle se découpe, imposante, sur la ramure d'un arbre. L'heure est à la méditation; on repense à ces choses passées, à ces aventures, des liens peu à peu se créent, il n'y a plus de frontière.

Notre histoire se terminerait-elle de la sorte ? Non, pas du tout. Ecoutez encore. Un descendant de l'une de ces familles suisses établies en cette ville de Knoxville dont nous venons de visiter le cimetière, vient sur la trace de ses ancêtres et d'autres gens encore en notre pays. Je le rencontre, et plus tard nous nous dirigeons vers la ville d'Aigle. C'est le 29 janvier de cette année pour être exact; une pauvre journée, grise et sans soleil. Mais de cela peu importe; nous avons mieux à faire qu'à nous occuper du temps. Ainsi, après avoir vu et passé le pont dit de Napoléon, après être entrés dans quelque restaurant pour nous réchauffer et pour nous souvenir ensemble des péripéties passées de la famille Buffat - les cafés fumaient, et

cé matin-là ils étaient particulièrement bons - après encore que j'aie moi-même jeté quelque coup d'oeil en passant aux plus belles jeunes filles de la ville - tout de même, on ne saurait être insensible à ce qui est! - nous nous dirigeons là où nous savons trouver la maison cherchée; c'est sur le chemin du château, un peu en dehors de la ville déjà, autrefois 2 et 4 Avenue du Cloître. La maison n'est pas difficile à reconnaître. N'allez pourtant pas vous attendre à une superbe architecture. C'est une simple façade vieillie, et rien ne saurait la distinguer des autres.

Voici donc l'ancienne demeure des familles Tauxe et Buffat... retournons-nous... voici encore les bâtiments qui autrefois lui étaient adjoints, cette petite bâtisse près de la fontaine qui alors servait de lavoir, ce café qui n'était qu'une remise. Le monde de Pierre-François et des siens... nous sommes émus... silence, il faut se souvenir.

Mais qu'en est-il à l'intérieur? Nous poussons la porte et rentrons dans un corridor ordinaire où nous ne faisons que passer. O miracle... nous découvrons maintenant la cage d'escalier dont parlait Alfred dans ses

mémoires de 1904. Rien a changé, tout y est; et la rampe, et les barreaux de bois où il demeurait suspendu, et les paliers. Ah! quoiqu'il était à dix mille kilomètres au moins des lieux où il avait vécu, il s'en était bien souvenu de cette histoire, et il ne l'avait pas oubliée sa peur d'enfant... il désobéit encore une fois, il se glisse du haut en bas de l'étage, sur la rampe; il perd l'équilibre, il bascule, il tombe dans le vide; heureusement l'un de ses pieds se coince entre les barreaux et le retient; il est suspendu, il a sept ou huit mètres au-dessous de lui; il crie, il hurle, les locataires sortent sur le palier; on le prend aux chevilles, on le hisse, il est sauvé.

Donc la rampe est toujours là après plus de 125 ans, inchangée, seulement un peu plus lustrée par les millions de mains qui ont passé depuis lors. Et le galetas à' où elle commence, lui aussi est encore là, avec ses planches et ses poutres brunies, monde secret duquel on aurait pu voir vieillir le monde. 125 ans... Les peuples se modèlent, ce sont des printemps et des bonheurs - voyez ces millions d'humains qui s'aiment - mais aussi des guerres, et par cela du sang et de la souffrance. 125 ans... Le monde risque de sauter maintes fois, et pourtant

là, dans cette maison de la ville d'Aigle, en la Suisse délaissée, en ce petit pays d'autrefois, diraient ceux qui sont partis, une cage d'escaliers toute simple demeure pareille, totalement, à ce qu'elle était avant qu'il n'y eut ce départ vers l'Amérique.

Ah! il aurait pu revenir, Alfred Buffat - ayant cette fois-ci refait son parcours dans l'autre sens - et repousser la porte de cette demeure. Il aurait tout oublié de sa vie d'homme et ne se serait plus souvenu que des neuf années passées là... son enfance, ses jeux, ses camarades. Alors aurait-il pu repartir aisément?...

Lorsque nous avons quitté la maison pour nous en retourner aux lieux d'où nous étions venus, c'était pour nous un peu comme un départ. Et cette ville d'Aigle qui auparavant ne nous était connue que par son château que nous trouvions très élégant parmi les vignes, allait nous devenir la patrie d'Alfred Buffat et de son père Pierre-François et de sa famille, la nôtre aussi.

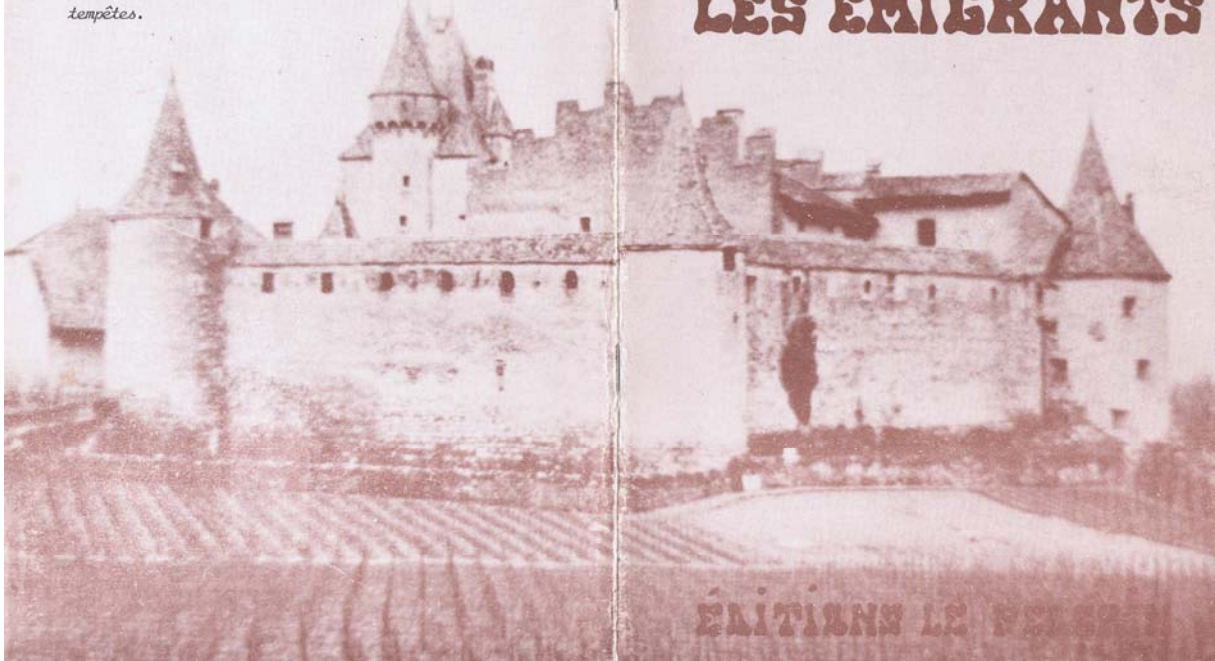
Les Charbonnières, mai 1975

Rémy Rocher

Voilà donc un navire neuf sur lequel il faut embarquer. Il s'appelle "Le Joseph". Il a trois cent personnes à son bord avec l'équipage. Et le voyage commence. C'est une longue aventure sur une masse d'eau tantôt calme, tantôt en furie. On affronte trois tempêtes.

RÉMY RICHAT

LES ÉMIGRANTS



ÉDITIONS LE PAYSAN

Deuxième édition.